Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 81 (1954)
Heft: 9

Artikel: En marge du Tir fédéral 1954 : des souvenirs... : [1ère partie]
Autor: Landry, C.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-229072

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En marge du Tir fédéral 1954

DES SOUVENIRS...

par C.-F. Landry

Quel curieux mécanisme que la mémoire. Il a suffi d'une question posée tout simplement (« Me ferais-tu quelque chose sur le Tir fédéral ? ») pour me faire revoir tout un monde aboli.

J'étais un petit garçon très aimé. Il y a de cela bien, bien longtemps. J'avais un grand-père qui soufflait « puh-puh » sur d'invisibles limailles, et qui prétendait rectifier des pivots récalcitrants. Ma grand-mère faisait aller ses aiguilles et tricotait ferme ; et quand elle s'en allait surveiller ce qui cuisait dans les casseroles, le cliquetis de ses aiguilles semblait continuer : c'est qu'il y avait au mur, cinq, six, dix grosses montres, revisées, réglées, et que chacune battait, en toute hâte, épluchant l'éternité, et sans soucis de ce que feraient les autres montres. Il y avait aussi dans des cartons à six séparations intérieures, des mouvements tout nus, sans aiguilles et sans cadran, qui se dépêchaient d'apprendre à devenir des montres.

J'étais un petit garçon très aimé, oui... mais à une condition : je ne ferais pas de bruit. Or, tout était bruit. Si je chantonnais, c'était bruit. Si je me balançais sur une chaise, c'était bruit. Si je tournais les pages d'un livre, c'était bruit.

Et puis, mon grand-père tapait à deux mains sur sa blouse grise, l'ôtait par la tête comme une chemise, passait la veste et cherchait sa courroie. Il refermait soigneusement quelques cartons doublés d'un vilain papier rougeâtre, il les serrait de cette courroie, et il s'en allait livrer son travail à des comptoirs.

Il revenait de sa tournée avec d'autres cartons, mais surtout, avec des nouvelles. Et ces nouvelles ne concernaient qu'une seule activité : le tir.

Mon grand-père qui aurait aimé un verre de vin n'en buvait presque jamais : il paraît que ça vous gâte la main.

Je croyais naïvement qu'il avait besoin de ses mains pour travailler dans les montres. Quand il ne voulait pas se gâter la main, ce n'est pas aux montres qu'il pensait, lui qui travailla dans les montres soixante-dix ans ; il pensait au tir.

Ma grand-mère tenait la maison propre comme un sou neuf. Mais, contre une vitre, au-dessus de l'établi, il y eut, durant des années, un confetti collé. C'est petit, un confetti. En contre-jour, c'est encore plus petit, et cela devient noir.

Quand nous avions mangé, mon grand-père, furtivement, disparaissait dans sa chambre-atelier ; dans cette chambre où le grand lit de ménage prenait toute la place que le travail ne prenait pas déjà. Je crus longtemps, tout petit garçon que j'étais, que mon grand-père refermait aux trois-quarts la porte pour être seul, ou pour se cacher ; surtout que ma grand-mère me disait :

— Ne va pas dans la chambre.

La chambre, c'était la belle chambre, la chambre où manger avec les visiteurs ; la chambre où je dormais dans un lit si haut que je n'y bougeais pas,

crainte de tomber. Cette chambre avait une porte de communication toujours ouverte, avec la chambre-atelier.

Jusqu'au jour où, à l'étourdie, je vis un canon de fusil. Je retins mon souffle. Le canon de fusil était immobile. Puis il y eut un déclic. Le canon de fusil disparut. Puis il reparut. Beaucoup plus bas. Longtemps. Puis il y eut un déclic.

Je surveillai la chose, dès le lendemain. Les enfants ne sont pas curieux, comme on le croit trop souvent, mais étonnés. Ils vivent sans voir, et quand ils voient, c'est très grossi, tout à coup ; cela occupe alors tout l'écran.

Je connus bien vite que mon grand-père ne fermait pas la porte, mais la repoussait, pour y prendre l'une ou l'autre de ces mystérieuses armes que sont les fusils et les carabines. Je croyais qu'il faisait sa prière aux armes. Je me disais les choses ainsi. Il est vrai que j'appartenais à un bien ancien monde, où il y avait des images patriotiques à tous les tournants, le général Herzog, le Grütli, les Trois Suisses, Chambrier dans les plis du drapeau, et autres images de même veine. Cadres noirs, à petit filet or.

Mon grand-père appartenait à un peuple guerrier, et il avait un canari de combat. Comme je vous le dis. Il fallait que cet homme entre tous paisible, et moustachu, et barbu à la hollandaise — vous savez bien : le menton libre mais les deux côtés genre Guerre des Boers — il fallait que cet homme pacifiste se maintînt en grande forme. Morale, intellectuelle et physique. J'ai l'air de me moquer, et j'en suis bien éloigné. Mon grand-père, après chaque repas, s'armait de sa carabine et se sentait, je pense, souverain. Vous voyez que c'était touchant et comique. il s'armait, il épaulait, il visait longuement, et il lâchait son coup. Debout, et à genoux. Je me demande aujourd'hui pourquoi cet homme de devoir ne s'applaventrait pas enfin, puisqu'enfin, cette troisième position est aussi prévue. Non : debout et à genoux, mon grand-père se maintenait en forme, et quand il me sentit assez grand (c'est-à-dire pas trop petit) pour comprendre, il me fit part de ses appréciations sur lui-même :

— Pas brillant, aujourd'hui. Je baisse. On pourra me renvoyer.

Ou tout au contraire :

— Eh bien, celui-là, on ne pourra pas me le prendre. Centré, centré je te dis... Dommage.

Je regardais la vitre. Le confetti. La belle arme grise, si lourde que je m'étonnais qu'on pût la tenir dans ses mains... Je ne comprenais pas. Et tout à coup, mon grand-père décidément rompu aux plus grandes traditions militaires me pinçait la joue comme eût fait Napoléon Ier, et, non sans malice, il disait :

— Ce n'est pas tout... Au travail !

Il avait vraiment l'air de dire que, jusqu'ici il avait plaisanté. C'était sa manière à lui d'être extrêmement pudique.

* * *

Et puis, il m'a conduit au Stand.

Je pense que c'est un mot qui réclame une majuscule. Pour cette génération d'hommes, un stand c'était comme qui dirait le Temple de la Patrie.

Dans tous les cas, je dois dire que mon grand-père m'a vraiment étonné. Fini, le petit homme terrible qui craint le bruit. Moi, tous ces coups de feu me blessaient comme une bête. Je tressautais. Et puis, je n'aimais pas l'odeur de la poudre.

Lui ? Ma grand-mère m'avait dit, en me boutonnant mon petit manteau sous

le menton (là où les enfants ne savent pas) :

— Je te le confie. Tu tâcheras de nous le ramener pour midi.

A un gosse. Dire de tels mots. J'avais louché pour voir si mon grand-père avait entendu. Lui ? pensez-vous ! Il n'aurait pas entendu le Jugement dernier. C'était dimanche, et le dimanche il allait au stand, et il retrouverait là-bas des hommes comme lui.

Etait-ce la guerre ? Etais-je dans une gravure de Daumier ? Il y avait, dans ce vieux stand, des personnages de Bible, avec des barbes de patriarche ; mais transformés en Cyclopes par le « micros », l'éternel et inséparable « micros », la loupe de l'horloger. Transformés aussi en Mobiles de la Seine ou en sonneurs de cor, par des visières, par des casquettes... par des accoutrements.

Il faut avoir vu ça pour le croire : ces hommes de silence, ces frileux, ces émietteurs d'éternité, qui s'étaient disputés en semaine avec des pivots plus fins que des cheveux... ils foulaient le ciment de ce stand comme des boucaniers. Ils traînaient une arme avec une désinvolture de pirate. Il redevenaient maniaques quand il s'agissait de contrôler les cartouches.

Et puis, ils avaient tous (je m'en avisai très tôt) la même histoire à raconter :

— Si tu m'avais vu, il y a une demi-heure... Oreste peut te le dire (Oreste branlait la tête)... un coup comme on n'en voit qu'un dans sa vie...

Mais voilà : c'était une demi-heure plus tôt.

J'appris là, entre autres choses, qu'on est presque toujours une demi-heure trop tard. La merveille, c'était si on avait pu être là, une demi-heure avant... La vie courante est quotidienne. Eux, mes tireurs, ils savaient qu'une demi-heure plus tôt, la vie était éblouissante.

On arrivait toujours pour les lampions éteints... *(A suivre.)*

Ecu or: 200 fr.

ÉCU DU TIR FÉDÉRAL 1954

Ecu argent: 5 fr.

En vente à la BANQUE CANTONALE VAUDOISE, LAUSANNE

et dans toutes les banques en Suisse (Compte de chèques postaux II. 725)

Cet écu, par une tradition plus que centenaire, viendra consacrer le souvenir des prochaines joutes des tireurs de notre pays. Il est frappé à l'effigie du Général Guisan, qui fête cette année son 80e anniversaire.